

Guylaine Massoutre

Fabulations à propos des solos de Louise Bédard
Prises et reprises

« ... être dans le concret d'une chose connue à partager »
Louise Bédard

En 1926, la poétesse russe Marina Tsvetaeva, qui s'était donné pour devise, « Être vaut mieux qu'avoir », adressait à Pouchkine un long poème-récit, *Le Charmeur de rat*¹, variation sur un célèbre conte allemand. Elle y inventait une langue fidèle à sa vérité, au ton lyrique, loin du quotidien, pleine de passion, d'éclats et de syncopes. Sa composition était portée par une déferlante inhérente au poème, par sa forme et son souffle physique, qui évoquait le lent déroulement d'une parade.

C'est ainsi que je me plais à penser aux solos de Louise Bédard². À celle qui cherchait « Non pas l'Essence des choses, mais –/ La choséité de la chose ³» à celle qui disait la langue être « La chair même de sa substance », correspond la danse de Louise, la matière même de sa chair, ses solos composés et recomposés, multipliés et dépliés, revus par la caméra qui a suivi les reprises. Louise Bédard compose des pièces dont la danse est toute la matière, mais qui évoque des pans de vie féminine, des aspects d'un récit poétique qui se partage d'abord par une manière de sentir, par une façon de le partager, puis à d'autres artistes et en scène, devant tous et toutes, consentantes et captivées.

Dans les rêves, écrit la poétesse, « Sont sans portes les demeures –/ Que des ombres, des voleurs⁴. » Et de considérer les bourgeoises, dans leur lit confortable de Hamelin, abandonnées à leurs songes : « Celle-ci voit une fugue, / Cette autre à son flanc César.../ Mais la femme comme il faut / ne fait pas de rêve ⁵». Ce poème de Tsvetaeva est pour elle : Louise n'est pas comme il faut. Ses rêves de danseuse, après son corps, sont passés dans d'autres, comme la flûte que joue le musicien magicien dans le conte de Hamelin.

Place aux comédiennes

Louise semble connaître tous ceux et celles qui suivent la flûte du conte, envouté-es par l'instrument :
« Plus haut crache! / En avant pour le ciel sans tâche! Pour l'été! / Pour le nouvel astre ! Pour la

¹ Tsvetaeva, Marina, *Le Charmeur de rats. Satire lyrique*. Paris, La Barque, 2017, 173 pages. Première publication, Prague, 1925. Traduit du russe par Éveline Anoursky.

² L'essai suivant a été produit à l'issue d'une table ronde autour des solos de Louise Bédard, filmés par Mario Côté, le 13 décembre 2022 au MAI, à l'invitation Lise Gagnon de L'Espace Perreault. Outre moi-même à l'animation, étaient présent-es Louise Bédard, Mario Côté, Marie Claire Forté, Louis-Elyan Martin, Sarah Williams et Marilyn Daoût.

³ Tsvetaeva, Marina, « Les rêves », *Le Charmeur de rats. Satire lyrique*. Paris, La Barque, 2017, p. 29.

⁴ Ibid, p. 34

⁵ Ibid, p. 35

nouveauté! ⁶». Elle est celle dont on pourrait dire : « Bien fondée en effet / Cette folie féminine brûlante / De hordes et de hardes –/ Pour l’engloutisseur glouton des mystères ⁷ ». La danse de Louise, endossée par ses interprètes féminines, Isabelle Poirier, Lucie Vigneault, Sarah Williams, AnneBruce Falconer, Marie Claire Forté, Marilyn Daoût ou Gabrielle Suprenant Lacasse, nous entraîne au-delà du cadre et dans sa fiction.

Pas vraiment d’accalmie, dans la vie de créatrice de Louise. D’abord, elle a créé ses solos pour elle, les a dansés, puis voici qu’elle les ré-imagine, au plus près de sa mémoire corporelle, dans la peau de telle ou telle interprète. Limpide, sa danse est toute d’émotions et, pour reprendre le terme de Pasternak à propos de Tsvetaeva, « mimique intérieure (...) complètement et presque charnellement - rythme »⁸. Il y a en effet un accord d’hypnose entre Louise et ses danseuses, comme entre Louise et ces personnages de femmes qui surgissent de son imagination, par intuition autant que par volonté, en même temps que son jeu corporel prend son expansion.

Quand, accordant ses notes improvisées aux pas, la performeuse Diane Labrosse trouve le ton, on peut encore lire Tsvetaeva : « Prenons des faits acte/ La musique est un entracte ⁹ ». Et moi d’écrire, longtemps après la poétesse russe, à propos de la danseuse québécoise et ses passeuses : « je n’en démords pas/ Plutôt qu’à toute ouverture d’opéra/ J’accorde ma faveur à/ l’accordage »¹⁰.

Mieux vaut se laisser guider, suivre le mouvement, que chercher à tenir le sens des danses de Louise : suivre l’inspiration plutôt que tenir l’essence, être plutôt qu’avoir. Dans ces danses, comme dans le conte de Hamelin, « Le *fond* est le *fond*. »

La raison des solos, ce collier de perles baroques, suit un fil invisible. « De la broderie d’idiotes désœuvrées », écrivait Marina, en se moquant du sarcasme qu’un Mandelstram avait jeté à son écriture, ces fariboles de créatrices, oui, ces ronds dans l’eau avec des bémols, ces contredanses, « *Quoi exactement? Quoi précisément?* ¹¹ » Voyez ce « Petit pas de danse! Andante! »¹². « Un mélomélo de nerfs de bœuf,/ De bois et de dextérité »¹³. Il faut cette légèreté pour suivre Louise danser, Louise protester, Louise s’insurger par la danse.

L’une danse, l’autre pas

⁶ Ibid, p. 71

⁷ Ibid, p. 77

⁸ Le poème de Marina Tsvetaeva est suivi d’extraits de lettres à Boris Pasternak, dans lesquelles celui-ci qualifie ce poème d’« écriture à l’alcool pur », de « note moqueuse, satirique, qui condense l’absurde en portant l’affect de l’expression à son apogée, à cet extrême où, s’embrasant au milieu des mots, l’aspect physique du dire s’empare de la parole comme d’un objet secondaire pour se mouvoir réellement à l’intérieur, tel le corps dans un vêtement. » Ibid, p.164

⁹ Ibid, p. 107

¹⁰ Ibid, p. 107

¹¹ Ibid, p. 99

¹² Ibid, p. 103

¹³ Ibid, p. 105

Toutes, elles s'entendent pour faire siennes les chorégraphies de Louise, selon la couleur de leurs propres affects. Ces corps se font instruments : « Vrai, l'accord parfait est d'essence féminine »¹⁴. Louise, Marina l'a écrit pour toi. Entends-tu toutes tes interprètes entonner dans ton dos : « Sauf dans le cas des biens tangibles, / Je signifie *Tout un chacun* » ? À toi de leur répondre, dans ta langue corporelle : « Ne reconnaît qu'un seul son – mien s'entend! - / Celui qui s'énonce clair : je »¹⁵—car tu les diriges continûment.

Et ces « tout un chacun » du conte-poème, dans lequel les enfants vont marchant en file, sont aussi toutes les femmes, la multitude des conditions féminines de Louise et de ses danseuses, une par une en ligne : « Je : un pommier chargé de fruits / Qui en croule : pas moyen de les cueillir un à un! »¹⁶ Qui pourrait cueillir la danse, la (re)tenir dans sa main?

Quelque chose du féminin de Louise s'en va devant. « Ce qui est expressif est si beau / Ce qui est noble – si haut », écrit Marina¹⁷. Et les multiples identités de Louise passent dans ses solos : « C'est la flûte qui inonde de son chant! »¹⁸; elles dévident des moments, des durées distinctes, des formes à laquelle chaque interprète donne un nouveau visage, un autre corps.

Qui suis-je, semblent-elles nous dire, personnages en scène, parmi ces images, ces entraves, ces devoirs, ces risques de la vie ? « Des bonds! Des bonds! Ça bondit comme d'une stalle! / Ça piétine – ça piétine, ça piétine de plus belle. / (...) Cavaliers. / Sans colliers. / Écoliers. / Écolières. / Grêle de rameaux. »¹⁹. L'entrelacs du jeu et du leitmotiv féminin est un emportement de danse dans la chose, dans chaque corps présent, énigmatique et vivant de l'expérience commune.

Empreintes de pas

Il y a une matérialité de la danse qui se fragmente en soli. Sol, E, son. Solitaire. Solitude. Solidaire. Mario Côté amarre ses images tandis qu'elles dansent. Ses films n'épuisent pas le déroulé de la chorégraphie, mais ils ajoutent un éclairage, un accent, une intensité d'histoire à la sphère homogène du personnage.

La touche lyrique de Louise, sa note absurde, sa quête de liberté suit la courbe de la caméra au montage. Mario Côté lit à son tour chaque poème, avec la progression, la distance, les gros plans, les plans larges, toujours une façon renouvelée de regarder la marche solitaire de chaque femme dans un espace clos.

¹⁴ Ibid, p. 111

¹⁵ Ibid, p. 113

¹⁶ Ibid, p. 115

¹⁷ Ibid, p. 119

¹⁸ Ibid, p. 137

¹⁹ Ibid, p. 137

Et les couleurs ? Et les robes ? L'imperméable ? La chaise ? Le changement de tenue ? C'est un théâtre, c'est une âme qui attrape un peu de solide pour y suspendre son air. Un artisanat de caractère, cousu main, toi femme boudeuse, toi travailleuse, toi mère et toi enfant.

Autoportrait, hommage, collage, mirage, la parole manquée du quotidien traverse la danse de Louise, son œuvre pour l'heure inachevée. Qu'on la voie s'aventurer du côté de Louis Elyan Martin : c'est encore elle, à peine évadée, au masculin. Demeure *Flood*, l'inondation : ce qui jaillit de Marie Claire est le rythme illimité du mouvement, ce serpent de la danseuse, comme on dirait sa séduction, comme le drame subjugué et l'affirmation accomplie de Louise Bédard.